

XYZ. La revue de la nouvelle

Ben Benny Benito

Jaime Cabrera G.



Number 84, Winter 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3274ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cabrera G., J. (2005). Ben Benny Benito. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (84), 71–76.



Ben Benny Benito
Jaime Cabrera G.

B IEN QU'IL AIT les yeux globuleux du tromboniste et les lèvres charnues du tromboniste et qu'il parle comme un trombone qui manque d'air, Ben Benny Benito ne joue pas du trombone à coulisse comme l'aurait tant souhaité son père mais touche plutôt le piano métallique d'un resto de la Huitième Rue de South Miami Beach en Floride, et il est bègue.

Ben Benny Benito est un nègre charbon, grand comme un grand tromboniste et qui parle l'anglais cassé des Latinos qui bégaient quand ils parlent l'anglais des Latinos. Faut dire qu'il ne parle pas souvent l'anglais. Il a les cheveux gominés de tous les artifices synthétiques possibles et les bras longs comme des coulisses de trombone et les mains légèrement sèches du saint mal allumé.

Pour Eliseo Pagan, ce Portoricain qui écrit sur la musique dans le journal, ce con, il aurait été facile de se rendre compte qu'il avait commencé à jouer avec plus de feeling que de technique, et qu'il chante comme si, au lieu de s'accompagner au piano, sa bouche était sur le point de souffler dans un trombone. Mais Pagan ne sort plus de chez lui depuis qu'on l'a menacé de mort pour un commentaire contre le chanteur Chirino; et ici, dans ce restaurant, personne ne remarquera rien à moins qu'il ne lève les yeux pour s'installer dans cette façon exagérée d'ouvrir les yeux.

N'eût été de la musique qui l'avait accompagné pendant toutes ces années, Ben Benny Benito se serait inquiété de sa solitude de soliste au milieu du solo de solitudes de ceux qui plongent jusqu'aux oreilles dans une assiette fumante ou dans le fond d'une bouteille d'alcool, et qui l'écoutent jouer et chanter

avec le même intérêt qu'on ressent pour la musique lorsqu'on monte dans un ascenseur pour ensuite attendre qu'une secrétaire vous ordonne d'entrer dans le cabinet du docteur I. Jonas, par exemple.

Cette nuit sera une nuit comme toutes les nuits antérieures au cours de laquelle il parcourra un répertoire de visages inclinés qu'il a patiemment gravés dans sa mémoire de mammouth. Tout est mis en ordre pour arracher au piano, étroit et argenté comme certains paquets de cigarettes, les possibilités que lui procurent une rangée de boutons-poussoirs et de sons programmés à grande-peine sous la lampe ovale qui l'éclaire d'une manière théâtrale.

Il n'aura qu'à laisser courir les araignées de velours de ses doigts sur le visage nacré de ce domino, touches blanches et noires, ombres et lumières, pour que jaillisse et coule le jet chaud de la mélodie. Mais c'est à ce moment-là que débute sa réaction avec un léger mouvement de tête — sa façon habituelle de se présenter au public —, qui révèle un sentiment de trouble confus. Une femme semblable à un rêve, qui a traversé le petit salon et qui s'est assise dans un coin du restaurant, s'est mise à déranger sa quiétude de pianiste habitué à passer inaperçu.

Il s'avère que soudainement, lui, Ben Benny Benito, animamateur basané de sasalon, lui, Ben Benny Benito, mumusicien de seseconde cacatégorie, se sent coupable de ne pas parler avec la même virtuosité que les maîtres qu'il n'a pas eus et de ne pas jouer du trombone comme son père l'aurait voulu. Et un sentiment de malaise infini, de naufrage, le frappe. Souffles d'émotion qui gonflent sa gorge de lézard, exutoire du seul sujet qui lui appartient.

Terminé le premier set, il enrichit le son de son piano d'un ensemble de figures pyrotechniques qu'il sait inutiles, mais auxquelles il ne renonce pas. Dans sa vie, il a connu d'autres pianos plus démunis de couleur. Différents modèles et marques. Quelques-uns plus sérieux que d'autres, beaux et tristes, dissonants même, chacun avec sa propre histoire. Des pianos qui ne lui permirent que d'exercer ses doigts, de gagner quelques dollars ou de rêver d'un concert. Une panoplie de pianos qui sont

disposés cette nuit-là à lui faire payer très cher l'insolence de ne pas avoir été tromboniste comme l'aurait souhaité son père.

Mais un seul — pense-t-il —, un seul se doit de se montrer compréhensif au fond. C'est ce piano auquel il a sacrifié plusieurs années pour raison de travail au détriment du trombone qui lui laissait à peine quelques miettes, ce clavier auquel il revenait toujours avec l'excuse qui parlait des temps durs quand personne n'allait chez lui pour une touche, alors qu'il ne bégayait pas encore et que sa voix n'était pas devenue un vent sombre des Caraïbes.

Oui, on peut le voir avec netteté, abandonné au loin dans un recoin d'une maison sur le point de s'écrouler. Il pourrit dans la solitude au passage du temps, mais surtout au passage de l'oubli. C'est le piano blanc de cette fille qui résista durant plusieurs visites à ses prétentions de tromboniste fanfaron. Et l'inévitable eut raison du peu de résistance qu'il pouvait lui opposer en ce torride après-midi d'août quand ses paroles à elle, *viens Benny béni*, accompagnèrent un acte de passion infinie. Et il a voulu ce qu'il ne voulait pas. Par la suite, elle et son piano furent une seule et même chose.

Elle continua de le séduire assidûment et lui fit perdre toute volonté de continuer à souffler dans le trombone que lui avait offert son père. Il n'y avait d'yeux, de mains et d'oreilles que pour cette routine agréablement exténuante. Il passait des heures entières à unir les jours — heures fébriles et hallucinées. Jusqu'à ce que cela se transforme en répétition d'une aventure qui l'intéressait peu. Autant de répétitions achèvent le plaisir initial. Jusqu'à ce que viennent la fatigue, le dégoût et les cris des voisins qui commençaient à protester avec insistance, ça va, le connard, on n'en peut plus.

Et lui, pendant ce temps, le Benito, supportait avec une ténacité d'amoureux la bordée d'injures, les crises des nouveaux-nés et les chiens qui s'égosillaient à japper après la lune de carton-pâte. Sourd aux exigences paternelles, il s'était engagé dans une conquête qui lui avait ouvert les yeux et le cœur à l'idée de franchir de nouvelles frontières. Mais nonobstant son désir de s'éloigner, il revenait.

« C'est pour le piano », disait-il.

Un jour il décida qu'il en avait assez de cette ville fermée qui lui coupait le souffle. Des pianos sur lesquels il jouait en cachette. Le monde ne pouvait être que le son de ce petit orchestre qui le tyrannisait en l'obligeant à accompagner la chanteuse de service — qui sonnait de plus en plus faux. Et il commença à s'embrouiller dans un bégaiement d'excuses irrationnelles.

« Que t'arrive-t-il qu'on ne te voit plus ? » lui demanda-t-elle.

Et lui continua de penser avec une ardeur consumée qu'il y avait une route à suivre, d'autres pianos et expériences, surtout des pianos, qui décoderaient cette solitude de cimarron en liberté qui l'accompagnait chaque fois qu'on lui disait qu'il deviendrait un bon musicien ou ce chagrin qu'il ressentait après s'être lié avec une quelconque chanteuse à la chevelure teinte, folle de son jeu.

Il revenait à ses rêves d'enfance dans lesquels il jouait sur un piano dessiné sur une feuille de papier ; les pianistes de microsillon, ceux des bars des hôtels, des films, *Play It Again, Sam*. Et vint le spectacle d'adieu et la retraite. Le théâtre radiophonique rempli de noceurs pour le zoo du samedi soir, pour le festin de la saveur. À la grande surprise de l'auditoire, il n'y eut ni mambo ni cha-cha-cha, qu'un nocturne et une fugue par la porte de service. Alors oui, l'ambassade du Pérou. Alors oui, le Venezuela et le Costa Rica, Panama et México. Ensuite El Paso et San Antonio. À court d'endroits, il aboutit à Miami. C'est pendant sa deuxième année de travail dans un bouge de Lincoln Road qu'on l'appela pour jouer du piano dans un resto de la Huitième Rue à South Miami Beach, Floride. Ainsi il a pu se débarrasser de l'instrument qu'il louait à un vieux Juif et acquérir un piano métallique qui lui a permis de gagner un peu plus, mais qui l'a aussi éloigné de son but d'appartenir à un groupe de jazz.

Il déménagea dans une petite pièce au troisième étage d'un édifice situé au coin de Drexel et Española Way. Ce soir-là, il découvrit sans effort qu'il avait aimé avec la même intensité qu'il les avait détestées les paroles de son père lui demandant de jouer du trombone à coulisse. Et il l'aurait cru si n'était apparue la

femme qui, avec son sourire ancien, avait dérangé les fleurs de sa chemise tropicale qui le rendait prétendument joyeux.

Il pensa sans bégayer que c'était dans un de ces moments où les paroles ne collent pas — l'autre, c'est quand il chante — que cette femme avait une fixation sur sa chevelure de nègre prétentieux ; à l'ombre de l'arthrite qui menace de gagner ses doigts et la musique, à ce petit-lait que l'exil a déposé dans ses yeux, et peut-être comme lectrice assidue d'Eliseo Pagan, elle sait qu'il ment au piano. Il n'est toujours rien d'autre qu'un incompetent tromboniste et un menteur.

Dans une dernière tentative pour sauver l'ultime émotion, peut-être avec plus d'entêtement que de sentiment, il reprend les paroles de la chanson, tout bas, comme le chuchotement du bourdon, comme celui qui commence à confesser des choses à l'oreille de la femme aimée ou, mieux, comme s'il s'adressait à cette femme qui regarde sa petite montre, se lève de table et passe à côté de lui avec une traînée de parfum de vieilles fleurs, se dirigea vers la fenêtre, et qui s'arrête, regardant dehors, absente, sans même le voir. Sans que personne ne puisse la voir.

La voix de Ben Benny Benito se remplit de supplications. La femme partira bientôt. La chanson est un appel à genoux d'un homme qui a perdu l'amour de sa vie à la croisée des chemins et qui est de nouveau en train de le perdre.

Contrairement au lent déroulement des paroles et de la mélodie, des jeunes filles vêtues de tabliers de dentelle courent entre les tables disposées n'importe comment — fleurs artificielles, sel et poivre, huile, marmelade, sucre en sachets, beurre et nappes à carreaux rouges et blancs. C'est la chorégraphie quotidienne des employées qui tiennent en équilibre des plateaux couverts d'assiettes, de soucoupes et de verres. Et qui servent de la bière, remplissent les tasses de café. Qui présentent une carte doublée de cuir. Quelques-unes notent des commandes dans un petit carnet. D'autres déposent sur la table un petit papier blanc avec l'addition et le service, qui n'est pas inclus, monsieur. Quelques personnes se lèvent en plein processus digestif, émettent un commentaire sur le pianiste ou sur la chanson et laissent un

dollar dans le globe en verre sur le piano où les billets paraissent se transformer en poissons verts qui plongent, aveugles, dans les eaux abyssales.

Ben Benny Benito esquisse un geste qui résume sa douleur, bouge la tête comme s'il allait bégayer et attaque la mélodie, l'étirant pour ensuite la plier comme une nappe qu'on s'apprête à ranger. Il envoie les dernières notes en l'air pour ensuite les rattraper dans un final accompagnant le cliquetis des couverts et la porte qui se referme derrière la femme.

Pendant quelques secondes, lui, Ben Benny Benito, nègre depuis qu'il s'en souvient ; lui, Ben Benny Benito, qui ne joue pas du trombone à coulisse comme l'aurait souhaité son père ; lui, Ben Benny Benito, personnage de nouvelle, garde la tête basse, les yeux fermés, comme s'il pouvait voir le clavier avec le bout de ses doigts. Il se rend compte qu'il n'a cessé de jouer de ce même piano blanc, blanc comme la veillée funèbre d'un enfant. Et c'est alors qu'il prononce un nom. Ou quelque chose du genre, semblable au long parcours d'une aversion qui va et vient comme la coulisse d'un trombone.

traduction d'André Charland